

Entre les lignes de la carte : ou comment déconstruire dans un no man's land disciplinaire

Jean-Bernard Racine

Volume 38, numéro 104, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022431ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022431ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Racine, J.-B. (1994). Entre les lignes de la carte : ou comment déconstruire dans un no man's land disciplinaire. *Cahiers de géographie du Québec*, 38(104), 187–193. <https://doi.org/10.7202/022431ar>

Entre les lignes de la carte : ou comment déconstruire dans un *no man's land* disciplinaire

Jean-Bernard Racine

Faculté des lettres

Université de Lausanne

Suisse

Le jeune Christaller a lui-même raconté comment, à l'âge de 14 ans déjà, fasciné par les cartes géographiques, il s'amusait à y mesurer et y rétablir par l'esprit des distances entre villes, quitte à retoucher au besoin les limites et les contours des pays en fonction de la place qu'elles devaient selon lui y occuper. Et de fait, une partie de l'explication du travail de Christaller semble devoir reposer au départ sur la fascination qu'exerçaient sur lui dès l'enfance les cartes des atlas de géographie. Fascination qu'il a su transformer en interrogations théoriques qui devaient avoir l'influence que l'on sait sur l'évolution de la discipline géographique.

Chercheur au CNRS à Paris, à qui l'on doit déjà *La description de la terre habitée de Denys d'Alexandrie ou la leçon de géographie*, chez Albin Michel en 1990, et *Géographie et ethnographie en Grèce ancienne*, chez Armand Colin en 1991, l'helléniste Christian Jacob n'est sans doute pas un Christaller de nouvelle génération. Son œuvre s'inscrit plutôt dans les espaces heuristiques ouverts par Foucault, Derrida et Lacour et l'auteur témoigne avoir été inspiré à l'origine par Michel de Certeau tout en disant explicitement contribuer «au mouvement initié par ses collègues américains (J. Brian Harley et David Woodward)». On relèvera néanmoins que c'est à la transformation d'un même regard rêveur et fasciné porté sur les cartes géographiques que nous devons le «long voyage immobile» dont est sorti *L'empire des cartes*.

Sous-titré *Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, l'ouvrage a pour objectif de traiter du statut de ces images et des logiques de ce dispositif graphique complexe, «qui fait voyager le regard et l'imagination tout en accompagnant, dans sa longue évolution, un champ du savoir, la géographie [...]». Avec cependant, par rapport aux historiens de la cartographie et aux géographes attachés à l'étude des cartes ou redécouvrant l'intérêt de leur problématisation, une différence essentielle. Celle-ci est bien illustrée par la manière dont l'auteur s'identifie, plutôt qu'à l'analyste des cartes — que ce dernier appartienne à l'histoire de la cartographie ou à la géographie contemporaine — à l'imbécile du (faux) proverbe chinois: «Quand le doigt montre la lune, l'imbécile regarde le doigt»!

Se réclamant d'une inspiration humaniste et phénoménologique, et tout en connaissant fort bien l'une et l'autre des deux disciplines, y compris dans leurs

sources les plus récentes, l'auteur ne nous propose pas pour autant un traité de cartographie ou une histoire des cartes ou de la cartographie. Il n'a pas non plus l'ambition de nous faire comprendre les rapports entre carte et territoire, non plus que celle d'utiliser la première comme médiatrice d'une intention d'intelligibilité du statut de réalité du second en discourant, par exemple, sur la comparaison entre le territoire réel et sa représentation. Il s'agit plutôt, «en examinant le doigt plutôt que la lune», de nous rendre intelligible ce à quoi peut correspondre (rarement à ce que les cartographes en disent) cet objet dépositaire d'un si grand pouvoir de séduction imaginaire. Et ce, en lisant «entre les lignes de la carte». Qu'est-ce à dire sinon jouer simultanément, et de manière entrecroisée, sur les deux logiques distinctes du *pouvoir de séduction imaginaire de la carte* reposant sur un *faire-croire*, d'une part, de la neutralité et de l'objectivité scientifiques de la carte comme construction rationnelle, comme modèle intelligible, comme dispositif à lire, à interpréter, à interroger autant qu'à voir, d'autre part, pour y découvrir les enjeux oniriques et mythiques. Et ce en nous entraînant dans un long et passionnant voyage au pays des cartes, de l'Antiquité à l'âge classique, en manifestant cependant certaines préférences bienvenues pour les cartes richement imagées de la Renaissance au XVIII^e siècle.

Voyage, parcours, découverte aussi de cette *terra incognita* qu'est la carte, «projection graphique d'une image de la terre [...] création intellectuelle, artefact reflétant une vue de l'esprit, plus que décalque d'une réalité insaisissable par le regard sensoriel». De là cette interrogation sur les tenants et aboutissants de la construction de «ce dispositif que nul œil ne peut voir», quand bien même il représenterait le territoire le plus familier, celui des déambulations quotidiennes, matérialisant une vue de l'esprit plus qu'une image du réel, projetant l'ordre de la raison sur l'ordre du monde, l'assujettissant à une rationalité graphique, à une grille culturelle et à une géométrie conceptuelle. Les enjeux oniriques et mythiques de cette projection et de ces discours d'images sont progressivement révélés dans le cadre d'un «cheminement problématique», que nous qualifierons volontiers comme inscrit dans l'art de cette «médiance» définie par ailleurs par A. Berque où, loin de considérer ses deux fils conducteurs comme recouvrant deux logiques distinctes, celles du spectateur et de l'auteur, il nous faut apprendre à reconnaître, avec l'auteur, tout à la fois la part de fiction, de création et de démiurgie inhérente au tracé cartographique en même temps que la rationalité des stratégies visuelles mises en œuvre par le lecteur pour s'appropriier le dessin, en déployer les significations et les enseignements.

Ce faisant, l'auteur surprendra peut-être les historiens de la cartographie et les géographes contemporains refermés sur le confort des certitudes acquises, des modèles intellectuels fondateurs, des réseaux institutionnels et professionnels, et donc incapables d'un dialogue d'interface. Le travail se veut explicitement entreprise, évidemment très post-moderne, de «déconstruction» d'un objet devenu opaque et entré dans l'ère du soupçon. Au point que l'on doive s'attendre à ce que ce travail inquiète certains géographes, quand, par exemple, son auteur (comme dans la deuxième partie), parti à la recherche des logiques du signifiant cartographique, fait délibérément abstraction du référent géographique au profit d'une approche microscopique de la carte, focalisée sur ses détails, afin de découvrir

l'autonomie du niveau graphique, depuis le stade des unités minimales du tracé jusqu'à celui de la syntaxe narrative de la carte et de ses significations idéologiques et symboliques. Ce faisant, il nous entraîne explicitement dans une réflexion provisoirement centrée sur les composantes visuelles de la carte, sur son architecture et sur l'imbrication des codes figuratifs, en regardant les cartes anciennes indépendamment de l'histoire de la géographie, des explorations, des campagnes de relevés. Mais si réticences il y a chez les géographes, n'est-ce pas parce que l'auteur a choisi, justement, de briser dès le départ le lien contraignant et exclusif entre la réalité et la représentation qui a dominé la pensée cartographique et qui constitue l'épistémologie implicite de son histoire? Ne pose-t-il pas ainsi que la carte génère une illusion dont elle est la première victime, avec la géographie d'ailleurs?

«L'histoire de la géographie, c'est l'histoire de la confusion entre le modèle et la réalité» écrivait F. Farinelli, dont l'auteur connaît bien les travaux même confidentiels. En faisant ainsi «éclater l'objet en une dissémination révélatrice plutôt qu'en s'en tenant aux fausses certitudes et à l'illusion nominaliste», en reconnaissant que «la carte ne constitue pas une catégorie anhistorique et transculturelle», en constatant plutôt une «pluralité de dispositifs, régis chacun par des logiques spécifiques», en «évaluant les différences avant de chercher l'identité commune, dans la matérialité comme dans la finalité intellectuelle de l'objet», il offrira une exceptionnelle leçon de méthode, qui ravira en revanche tous ceux qui goûtent aujourd'hui d'autres manières de vivre et de penser la science et la manière dont ses différents champs peuvent s'articuler, dans le croisement, le pluralisme, le mélange, le métissage, le *crossover* des disciplines. La référence est d'ailleurs explicite; Christian Jacob énonce d'entrée de jeu avoir fait sienne l'invitation lancée naguère par Michel Serres : «Voyages à travers une pluralité d'espaces, voyages par une multiplicité exfoliée de cartes. Il faut se perdre d'espace en espace, de cercle en cercle, de carte en carte». Et si certains géographes risquent de se perdre, d'autres seront passionnés, parce que plus ouverts aux problématiques les plus actuelles des sciences humaines, qu'il s'agisse de la sémiologie, de l'anthropologie de la communication, de la philosophie, autant de domaines entre lesquels Christian Jacob suit «un cheminement de braconnier et de nomade» et parcourt «un itinéraire foisonnant, frayant des pistes qui demandent à être élargies par d'autres, traçant des circonvolutions dans la conviction que les obstacles ne peuvent être surmontés avant d'avoir été repérés et contournés». Intéressante leçon de méthode, encore qu'elle tienne autant de l'art que de la science.

De fait, si le lecteur profite de l'agrément qu'il y a à tomber de pages en pages sur des messages à faible probabilité, qui sont ceux de la découverte authentique. Il lit un texte fourmillant de données, passant avec un égal bonheur de l'évocation de ce qui serait la première carte, le pétroglyphe de Bedolina en Italie du Nord (un véritable «plan d'occupation des sols» de l'âge du bronze?), à la présentation savante et fine, unique en son genre à notre connaissance, du globe de Coronelli, avec son véritable «discours d'images», ses nègres et ses éléphants, ses emblèmes de villes, mais aussi ses monstres marins, ajouté à celui des côtes et des fleuves. Des remarques aussi inattendues parfois qu'exceptionnellement enrichissantes au fil des multiples itinéraires du regard — le critique ici pèse ses

mots —, celles d'un «braconnier» amoureux, qui n'en est pas moins familier comme personne sans doute du département des cartes et plans de la Bibliothèque nationale et qui se révèle fin connaisseur aussi de nos disciplines et de leurs meilleurs auteurs, «nomade intellectuel» peut-être, puisqu'il aime se définir ainsi, mais qui ne laisse jamais le lecteur se perdre tout au long des quatre étapes de son voyage dans *L'empire des cartes*, dont les points d'ancrage restent tout de même classiques.

Le premier chapitre (*Qu'est-ce qu'une carte?*, pp. 27-138) est bien plus qu'un préliminaire obligé. Tout en dressant l'inventaire des cartes possibles à travers l'histoire, il s'interroge normalement sur l'objet à déconstruire, l'objet cartographique, qu'il révèle progressivement dans la diversité de ses matérialisations et de ses usages possibles. En montrant qu'une «carte se définit peut-être moins par des traits formels que par les conditions particulières de sa production et de sa réception, par son statut d'artefact et de médiation dans un processus de communication sociale». L'auteur l'envisage donc finalement, et essentiellement, comme une «médiation symbolique entre l'homme et son environnement spatial, mais aussi entre individus qui peuvent communiquer grâce à ce support visuel». Mais si médiation il y a, rien n'interdit de poser l'hypothèse «que les effets de la carte découlent aussi de sa matérialité, et de la pragmatique spécifique du corps et du regard qu'elle induit».

De là une deuxième partie, ou «deuxième chapitre», qui, en suivant le fil conducteur d'une phénoménologie de la perception cartographique et en s'appuyant sur l'examen de quelques étapes de l'histoire de la cartographie européenne, du monde grec au début du XII^e siècle, nous fait découvrir le «discours cartographique» lui-même. Et ce, à travers l'étude de la carte comme image et le questionnement du rôle du signifiant graphique dans la production d'un «effet de sens» qui sera, en dernière instance, l'identification géographique d'un ensemble de tracés. En s'attachant normalement aux composantes visuelles de la carte (*Graphisme, Géométrie et Figuration*, pp. 139-244), l'auteur nous fait découvrir la grammaire et le lexique du «langage des géographes», en montrant cependant comment, comme le voulait Dagognet, à travers cet instrument, «l'écriture de la terre est indissociable de sa lecture». À ce niveau, le géographe lui-même entre bien en *terra incognita* et aura le bonheur de redécouvrir, dans l'interférence, des plans géométriques, des tracés non figuratifs de la géographie et de l'incrustation iconographique, des significations globales encore une fois non réductibles à une lecture référentielle et géographique.

Médiatrice d'une intention, la carte doit à cette intentionnalité ses modes de réception et certaines de ses utilisations. En proposant une synthèse des mécanismes formels de la carte et de leurs effets pragmatico-interprétatifs, en partant de l'idée que la carte est gouvernée par un projet d'intelligibilité et de visibilité des connaissances constamment pris entre son pouvoir de séduction imaginaire et la rationalité qui l'investit et la rend possible, l'auteur montre bien, entre les deux, les jeux du pouvoir et du savoir qui régissent le choix d'un langage spécifique, mêlant langage verbal (de la plasticité du discours aux désignateurs rigides que sont les toponymes) et langages non verbaux (figures, lignes, points),

référence et autoréférence, transparence et opacité. La carte se prête à une double construction, celle de son auteur et celle de ses lecteurs.

À l'interface se pose aussi la question des liens de la carte avec le langage, et ceci d'autant plus qu'il existe des rapports entre le graphique et le verbalisable, le visible, le dicible et le lisible. Le troisième chapitre étudie donc, sur près de 100 pages, les liens entre la *carte et l'écriture* (pp. 248-344), cette écriture et ce langage qui occupent sa surface. Étonnant. C'est ainsi que les modes d'inscription et les choix (calli)graphiques apparaissent aussi fondamentaux que le contenu même de ces bribes de texte, organisant un espace de lisibilité qui interfère constamment avec les visions des formes de la carte. C'est à notre connaissance quelque chose de complètement neuf que cette découverte de l'écriture comme vecteur essentiel contribuant à véhiculer un savoir, topographique ou encyclopédique, surtout en des étapes de l'histoire de la carte où l'image et la sémiologie graphiques n'ont pas encore pleinement conquis leur autonomie par rapport au commentaire, à la description, au récit.

Il reste que la carte n'est pas une image comme les autres. Qu'en reste-t-il une fois que ce miroir a perdu trace de tous les regards qui l'ont scruté, et, en amont, une fois disparus les gestes qui l'ont manipulée, le regard qui l'a parcourue selon des itinéraires libres ou contraints, l'œuvre qui lui a donné orientation et structure, l'esprit et l'intelligence qui ont extrapolé la vision géographique des formes représentées, recherché des lieux, tracé des itinéraires, etc. Comment ce dispositif complexe peut-il être déchiffré comme une image de la terre ou de l'une de ses régions?

Après avoir déconstruit la vision de la carte en une série de seuils de perception complémentaires, chacun doté de sa cohérence et de ses significations et correspondant à des lieux particuliers de l'image (la matérialité du support, le cadre, l'infrastructure géométrique, les tracés topographiques, les énoncés inscrits), l'auteur s'attache enfin, dans la dernière partie de l'ouvrage (chapitre IV: *L'image cartographique: l'œil et la mémoire*, pp. 345-454), à la question de l'effet de sens global produit par la carte géographique, l'articulation du visuel et d'un savoir sur le monde, étudiant ainsi (enfin?) «la dialectique complexe qui rattache la carte à un champ de savoir socialement validé, la géographie». Ayant défini les multiples itinéraires du regard, toujours resaisissables par une lecture taxinomique et paradigmatique, l'auteur renvoie à une pragmatique de la carte, à son mode d'emploi et à ses usages : support mnémotechnique, synthèse monumentale, mise en ordre homogénéisante d'une spatialité, efficacité représentationnelle qui est aussi pouvoir performatif, elle instaure l'espace même qu'elle prétend décrire et qu'elle gouverne en fait. En d'autres termes, une réflexion programmatique sur les modalités d'appropriation de la carte, sur le jeu entre l'individu et la norme sociale. Le propos de ce que l'auteur appelle, significativement, son «dernier parcours» est cette fois plus proche des préoccupations géographiques qu'il finit par rejoindre directement.

Mais encore une fois, il fait preuve d'une étonnante originalité en partant des cartes fictives, telles celles que Jules Verne ou Robert Stevenson inventent pour

leurs romans, pour mieux découvrir, à travers ces actes, à la limite, ce qu'est l'activité cartographique. Du paradoxe logique «je suis ici», où le déictique désigne peut-être moins un point dans l'espace que la congruence symbolique entre le lieu réel et sa représentation, marquant la coïncidence idéale de l'image et de l'espace, opérée par le corps du sujet, et le «vous êtes ici», s'inscrivant dans les traditions aujourd'hui bien connue de la carte comme outil de pouvoir, émerge la question du «comment faire pour aller ailleurs». Une manière habile et nouvelle de reposer la question du passage de la carte à la géographie.

Au total un livre foisonnant, écrit dans une langue prenante par un authentique savant sachant, tout en veillant à baliser les étapes du voyage, jouer les jeux (également savants) d'écarts et de réminiscences lettrées, offrant, au-delà d'une réflexion théorique sur les supports visuels du savoir et de l'exploration de ces mondes de papier qui, en partant des premiers plans gravés sur roche à l'âge du bronze, nous font partager le point de vue zénithal de Dieu, d'Icare, de Gulliver ou des satellites contemporains, la déclinaison de la merveilleuse fécondité de la nature comme les diverses manières d'être humains.

Ayant voulu faire partager notre enthousiasme à de nombreux collègues géographes, nous avons réalisé que pour certains d'entre eux, c'est aux approches du champ géographique que le livre dévoile ses seules faiblesses. Serait-ce parce que son dernier parcours est explicitement programmatique, problématisant les liens entre la carte et les géographes de manière nouvelle et radicalement inattendue? Nous ne saurions personnellement le reprocher à l'auteur. À l'heure où tend à se manifester, à travers l'essor de la cartographie digitale et le succès des SIG, un étonnant retour, curieusement non critique, aux plus étonnantes fictions positivistes, il était temps. De fait et de la même manière qu'il a su montrer comment la carte appartient au monde social dans lequel elle est produite et lue, l'auteur a su mobiliser autour de la question de la carte l'ensemble des préoccupations et des outils des sciences humaines aujourd'hui. Tour à tour linguiste, sémiologue, historien, ethnologue, philosophe, géographe et, heureusement, écrivain, il se révèle champion d'une intertextualité qui ne tombe jamais dans l'anachronisme, qui ferait lire, par exemple, l'atlas Miller de 1519 avec les références d'aujourd'hui. Et s'il cite souvent G. Perec, c'est qu'il partage avec lui les mêmes curiosités, les mêmes jubilations polyvalentes, la même créativité méthodologique, la même aptitude à discerner ces glissements, ces actes à la limite des inventeurs de l'activité cartographique qui, tout en s'inscrivant dans des rapports sociaux, dans des traditions de pouvoir, nous disent peut-être mieux que d'autres ce qu'est l'activité cartographique. Un éclectisme peut-être, qui a ceci de particulier qu'il ne cache jamais la solidité, la limpidité des positions théoriques. Qui cherche et réclame, dans la production scientifique, une problématique explicite, comme condition de la transparence de son projet, en trouvera un modèle étonnant dans ce dévoilement de *L'empire des cartes*.

Ouvrage recensé

JACOB, Christian (1992) *L'empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire.*
Paris, Albin Michel, 537 p. (ISBN 2-226-06083-9)

(Acceptation définitive en janvier 1994)